

Cette nouvelle est extraite de mon recueil Le chien qui rit, paru chez Denoël en 1995, et grand prix littéraire du festival Fantastic'art de Gérardmer. Dans la première version, la narratrice n'était pas une aveugle, mais une morte. C'est à la demande de mon éditeur, Jacques Chambon, que j'ai apporté cette modification — qui justifie le titre de ce recueil. Merci, Jacques !

Mémoires d'une Aveugle

Le nombre de fois où Aurore m'a dit :

— J'adore les fringues. C'est la seule chose au monde qui m'intéresse vraiment.

En cinq ans de fréquentation assidue, je ne crois pas l'avoir vue deux fois habillée de la même manière. Certains accessoires revenaient régulièrement : cols, chaussures, ceintures, écharpes, mais assortis avec une telle subtilité qu'ils semblaient différents selon la tenue, le jour et l'heure. Moi qui me contentais d'un jean et de deux tee-shirts que je jetais sitôt défraîchis — le placard de mon studio n'étant pas extensible —, j'étais désarçonnée par cette boulimie vestimentaire. Nous n'avions pas les mêmes valeurs, comme on dit. Les miennes privilégiaient le savoir au paraître, tandis qu'Aurore ne vivait que pour et par l'apparence.

— Tu me rappelles l'histoire de la tour de Nesle, me reprocha-t-elle un jour, comme je bazardais une chemise hors d'usage.

— ... ?

— C'était au XIV^{ème} siècle. Marguerite de Bourgogne y avait installé son lupanar personnel et, du haut du donjon, balançait ses amants à la Seine dès qu'ils ne la satisfaisaient plus. Quelle imbécile ! Elle les aurait remis dans le circuit, ils n'auraient pas été perdus pour tout le monde : la récup', c'est pas fait pour les chiens.

— Drôle de comparaison !

— Bah, entre un vêtement et un homme, il n'y a guère de différence. Tous deux te caressent, s'imprègnent de tes odeurs, épousent les replis les plus intimes de ta chair. Ça crée des liens indissolubles. Moi, mes frusques, même si je ne les ai portées qu'une seule fois, je préférerais mourir que m'en débarrasser.

Chez elle, il n'y avait ni meubles ni bouquins. Son appartement était une vaste garde-robe. On se serait cru dans l'entrepôt d'une habilleuse de théâtre, d'autant qu'entre les portemanteaux, les cartons à chapeaux, les étagères et les penderies pleines à craquer, se dressait le mannequin.

C'était l'âme du lieu : une admirable Greta Garbo de cire portant la parure de La Dame aux camélias, et rachetée à prix d'or dans une vente aux enchères, grâce à un héritage.

— Mourir est le seul cadeau que m'aient fait mes parents, avait déclaré Aurore au commissaire-priseur, en lui remettant le chèque du notaire.

Depuis, la Divine régnait sur son vaporeux univers.

Hormis ce coup de folie, les ambitions d'Aurore étaient modestes. Ses loisirs se passaient à courir les friperies, et un achat de quelques euros la comblait, pour peu qu'il soit charmant, désuet, ou un tantinet original. Elle rapportait alors son trophée dans son antre et l'intronisait solennellement. Elle l'essayait, l'agrémentait d'un bijou, d'un volant, harmonisait ses coloris avec ceux des vêtements qu'elle possédait déjà, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé le mariage idéal. Cela pouvait prendre des heures, des jours, voire des semaines avant que le nouveau venu, au faîte de sa beauté, soit porté en public.

Looks exquis d'Aurore, au hasard :

Ombrelle, mantille, mitaines, bas noirs : accoutrement de Vénus rétro courant vers quelque rendez-vous secret. Borsalino, fume-cigarette, souliers en croco, complet rayé s'entrouvrant sur d'inconvenants dessous et un triple rang de perles. Fourreau moulant en panthère synthétique, boa, capeline empanachée de plumes et de pierreries. Nuages de tulle immaculés évoquant la candeur des communiantes et des mariées, mais fendus sans pudeur de la cheville à l'aîne...

Toujours somptueuse, toujours inattendue, Aurore exhibait ses froufrous dans un jardin urbain proche de son domicile. Il fallait la voir, telle une apparition échappée de quelque chromo Belle Époque, longer les parterres, s'attarder sous les frondaisons, s'asseoir sur un banc, repartir, contourner un kiosque à musique, s'engager à petits pas sous la charmille. Elle ne parlait à personne : les gens ne l'intéressaient pas. J'étais sa seule amie Et lorsqu'il m'arrivait de me joindre à elle pour la promenade,

j'étais troublée par l'extrême jouissance qui la nimbait. Ses hanches tanguaient sous la moire de sa jupe comme sous les mains d'un amant, et son visage brillait d'un éclat si charnel qu'il en devenait indécent.

Un jour, cependant :

« Mais... j'hallucine ou quoi ? »

Sous les arceaux de glycine, un homme causait avec Aurore. Plutôt jeune, plutôt beau, et d'allure modeste. Un étudiant, sans doute. Ou un instituteur.

Parée de tulle pastel, couronnée de roses, le mollet gainé de nylon clair et portant chaussons de satin blanc, elle virevoltait dans l'allée, telle une ballerine sur la scène de l'Opéra. Et cette pantomime ressemblait trait pour trait à une parade amoureuse.

Lui la mangeait des yeux. Et malgré la distance qui me séparait d'eux, je voyais le désir palpiter sur ses lèvres.

Soudain, Aurore pâlit, en proie à un malaise, et battit l'air des bras comme une mouette blessée. Je me précipitai, mais le jeune homme me devança.

— Qu'avez-vous ? souffla-t-il, en la relevant avec précaution.

— Mon corset... Il m'étouffe...

— Attendez, je vais le délayer !

Il l'entraîna, dolente, à l'abri d'un buisson. Au travers du feuillage printanier peu touffu, je le vis déboutonner son corsage, dévoilant un bustier qu'un entrelacs de cordonnets blancs maintenait étroitement clos.

— Ce linge est trop serré, s'indigna-t-il.

D'une main fiévreuse, il le délaça. Que se passa-t-il alors ? Je ne saurais le dire, mais Aurore chuchota :

— Non, pas ici. Venez !

En hâte, elle l'entraîna vers son immeuble, et je rentrai chez moi sans plus me soucier d'eux.

Une heure plus tard, mon téléphone sonnait. C'était Aurore.

— Viens vite... vite ! balbutiait-elle.

— Que se passe-t-il ?

Pour toute réponse, des sanglots.

— Ne bouge pas, j'arrive.

Dans le quart d'heure qui suivit, je frappai à sa porte. Elle m'ouvrit nue, poupée de porcelaine. Nu aussi, le mannequin. Et au milieu de la pièce, une montagne de hardes...

Les étagères et les cintres étaient vides. Les murs dépourvus des châles, étoles et foulards qui les garnissaient d'ordinaire. Veufs, les porte-chapeaux, de leurs bibis, voilettes, charlottes et béguins. Débarrassées, les penderies, de leurs fourrures, capes et manteaux.

Tout cela s'entassait au centre de la chambre, en un amas énorme.

Face au désastre, Aurore se tordait les mains en gémissant.

— Tu t'es fait agresser ? devinai-je.

— Oui, répondit-elle d'une toute petite voix.

— Où est le type ?

Elle montra le tas du doigt, les yeux agrandis d'épouvante.

— Là en dessous.

— Mais... il va étouffer !

Je bondis dans la mêlée et, tel un sauveteur à la recherche des rescapés d'une avalanche ou d'un séisme, fouillai fébrilement la soie, l'organdi, la dentelle, le satin.

— Là ! cria soudain Aurore. Un bras !

Je l'agrippai et tirai de toutes mes forces.

La vision m'arracha un feulement d'épouvante. Le visage du jeune homme, lacéré par les agrafes, les boutons, les fermetures Éclair et les fibules, était maculé de sang. Le dard d'une broche ancienne — l'une de ces orchidées d'ébène incrustées de nacre qui faisait le bonheur des trottins d'avant-guerre — perçait sa gorge de part en part.

Bien qu'il fût encore tiède, son cœur ne battait plus.

— C'est toi qui as fait ça ? demandai-je à Aurore.

Elle hoqueta : « Non... non... », d'une voix de petite fille apeurée. Prise de pitié, je l'enlaçai doucement.

— Que s'est-il passé, ma chérie ?
 Incapable d'articuler un son, elle se contenta de secouer la tête de gauche à droite, obstinément. Avec des gestes de mère, je caressai ses cheveux et, pour tenter de la calmer, lui suggérai :

— Ce salaud t'a attaquée, n'est-ce pas ? Il a voulu te violer et tu t'es défendue ?
 Elle se terrait dans mes bras sans répondre. Je la sentais claquer des dents et trembler comme une feuille.

— La légitime défense se plaide, tu sais, devant un tribunal.
 Seul son souffle rauque troublait le silence, avec, de temps à autre, une plainte retenue. Je la secouai.

— Ressaisis-toi, Aurore ! On ne peut pas rester comme ça, il faut appeler les flics.
 Elle eut un sursaut terrifié que j'apaisai d'un baiser.

— Non... non..., hoqueta-t-elle.
 Patiemment, je repris :

— Ne t'inquiète pas, ce ne sera qu'une formalité. Tu leur expliqueras ce qui s'est passé, ils comprendront. Ils sont rodés : les viols, c'est leur rayon.

Tout en parlant, je jetais des coups d'œil à la dérobade sur le macchabée, et je pensais : « La croiront-ils ? Elle s'est acharnée sur ce malheureux avec une telle sauvagerie, un tel sadisme. Ils vont peut-être la prendre pour une folle criminelle et l'enfermer dans un asile, ou la condamner à perpète ? »

Je chassai ces sombres pensées. Ce n'était pas le moment de flancher.

— J'appelle le commissariat, dis-je, en décrochant le téléphone.
 Aurore regardait autour d'elle d'un air hagard, comme si elle craignait quelque chose ou quelqu'un.

— Non... non..., répétait-elle obstinément.
 Je composais le numéro quand un frôlement bizarre me mit en alerte. Surprise, je tournai la tête. Sur le sol, un serpent déployait ses anneaux.

Du moins, c'est ce que je crus à première vue. Jusqu'à ce que je réalise : ce n'était pas un serpent mais une ceinture d'écaïlle, dressée comme un reptile, qui me menaçait de sa boucle bifide.

Avant que j'aie le temps d'esquisser un geste, elle s'enroula autour de mes chevilles et me fit basculer. Je poussai un hurlement. Aussitôt, du monceau d'oripeaux, soudainement animé d'une sorte de pulsion, jaillit un bas arachnéen qui, en un tournemain, me bâillonna. Puis mes propres vêtements, saisis de mimétisme, glissèrent de mon corps, me livrant à mes bourreaux.

Lourds parfums, toucher indicible. Quintessence de violence et de suavité. Je fus immobilisée, plaquée au sol. Des passementeries en crêpe de Chine me ligotèrent les mains derrière le dos, une écharpe de lin pourpre parsemée de piécettes me flagella au sang. Autour de moi voletaient, en une infernale sarabande, jupons, tutus et crinoline. Des lacets, des rubans, des galons, grouillant comme des vers, montaient à l'assaut de mon ventre, tandis que m'outrageaient, de toutes leurs baleines, des guêpières, des corselets, des gaines, des jarretières.

Couvrant les froissements soyeux de mes tortionnaires, j'entendais, comme en rêve, la voix d'Aurore implorer :

— Laissez-la, par pitié ! Je n'aimerai que vous, je le jure. Plus jamais je ne vous serai infidèle. Faites de moi ce que vous voudrez, mais je vous en supplie, ne la tuez pas !

La dernière image que je captai, avant que l'épingle à chapeaux me crève les yeux, fut le sourire du mannequin. Un sourire extatique, inspiré et sublime de chef d'orchestre dirigeant une symphonie.

Le sourire de la Divine.